

**PREMIÈRE
PARTIE**

Trois mois plus tard

Mon fils a besoin d'aller chez le coiffeur. Ses cheveux lui tombent sur les yeux comme un rideau à travers lequel il jette des coups d'œil inquiets, tel un comédien dévoré de trac évaluant le public avant d'entrer en scène. Mais ce n'est que de moi qu'Aidan se cache. Quand j'entre dans la pièce, il regarde ailleurs et se dérobe quand je veux lui faire un câlin. Mes doigts me démangent de caresser ses joues veloutées, de retrouver cette sensation quasi oubliée, et je m'étreins moi-même pour pallier la douleur vertigineuse de ne plus avoir d'enfant à serrer dans mes bras.

Durant trente-six semaines, j'ai porté mes jumeaux, nos trois cœurs battant à l'unisson, d'abord dans mon ventre, puis contre ma poitrine tandis que je nourrissais leur tout petit corps de lait et d'affection. Ce peau à peau a renforcé notre lien d'amour et de dépendance mutuelle. Nous ne faisons qu'un, mes bébés et moi, et, durant les dix années qui ont suivi, notre trio n'a fait que se resserrer. Aujourd'hui, il a été brutalement amputé d'un de ses membres : ma belle petite fille n'est plus là.

Le douloureux sentiment de son absence continue de la faire vivre en moi et je m'accroche désespérément à cette sorte de présence en creux. J'ai abandonné ma fille au moment fatal : plus *jamais* je ne la laisserai me quitter un seul instant. Néanmoins, le chagrin du deuil nous paralyse – moi, mon mari Dom et mon fils, qui ne peut pas vivre sans sa jumelle.

Rencogné au bout du canapé, les yeux fixés sur l'écran de sa DS, on dirait qu'Aidan cherche à se fondre dans le décor. Il porte son jean et sa chemise, la tenue que je lui avais achetée spécialement pour sa journée d'anniversaire. Comment peut-il remettre ces vêtements sans qu'ils lui brûlent la peau ? Comment fait-il pour supporter ce tissu imprégné de souvenirs atroces ? À moins qu'il ne le fasse à dessein, justement : porter ces vêtements-là, c'est rappeler à sa maman ce qu'elle a fait. Et ça marche. C'est mérité, je le sais, et en même temps c'est... surprenant de sa part.

Mais à quoi m'attendais-je, en fait ? Je n'en sais rien ; pas à cela, en tout cas... pas à ce *néant* empli de récriminations silencieuses. Aidan n'a jamais été un petit garçon cruel : il est doux et affectueux. Je me souviens du jour où notre chat Disco s'est fait écraser. Les jumeaux avaient trois ans. J'avais passé des heures à consoler Aidan, à lui caresser les cheveux, à bercer son petit corps frémissant, tandis qu'Annabel lui tapotait la main avec curiosité, me regardant d'un air indécis, les yeux remplis de questions qu'elle ne savait comment formuler. Enfin, Aidan avait séché ses larmes ; il avait fait un câlin à sa sœur et elle avait retrouvé le sourire.

Lui seul était capable de redonner le sourire à Annabel quand le premier rôle lui avait échappé lors d'une audition de danse ou qu'un rhume l'empêchait de participer à une compétition de natation. Son amour pour elle n'avait d'égal que la haine qu'il me porte aujourd'hui. Non, « haine » est un mot trop fort, trop *actif*. La vérité, c'est que je n'existe plus pour lui et que lui-même existe à peine. Aidan a toujours été l'ombre de sa sœur. Privé de sa jumelle, il n'est plus que l'ombre de lui-même, un petit garçon à la dérive. Déjà dans mon ventre, Annabel se lovait contre lui ; elle a continué quand ils étaient bébés et ne l'a jamais lâché durant sa trop courte vie.

Mes merveilleux jumeaux, mes deux trésors.

Ils ont toujours été inséparables et, quand je regarde Aidan, je vois le visage d'Annabel. Je voudrais lui parler – j'en *meurs*

d'envie –, mais les mots ne viennent pas et, de toute façon, à quoi bon ? Je sais qu'il ne me répondrait pas. *Aidan, je suis tellement désolée, mon amour.* Mes paroles d'excuses – tellement dérisoires – remplissent mon esprit et font vibrer chacune de mes terminaisons nerveuses. Ces jours-ci, j'ai l'impression de répéter cette phrase en boucle et, pourtant, je ne la prononce que dans ma tête ; les mots ne franchissent jamais mes lèvres.

Je n'ai pas besoin de l'avis d'un médecin : c'est le stress post-traumatique qui m'a privée de ma voix. « Mutisme sélectif », le terme me revient de mes cours de psychologie à la fac, il y a... une éternité ! Cela explique mon silence. De plus, le traumatisme a créé un dysfonctionnement anxieux qui inhibe ma mémoire – en même temps que mon appétit, mes sensations physiques, mon énergie...

Tout cela, je le sais et je le comprends, mais je n'ai pas le pouvoir d'agir dessus. J'ai l'impression d'évoluer en permanence dans un brouillard épais ; tout est flou, cotonneux, assourdi. Tout, sauf mes émotions ; elles n'ont jamais été aussi intenses. Je ne cesse d'en dresser la liste sur le tableau blanc de mon esprit – n'importe quoi pour conserver une sorte d'emprise sur la réalité, une certaine conscience de moi-même. J'ai déjà l'impression de m'être à moitié évaporée dans l'espace.

Ce tableau blanc... Désormais, il hante mon esprit presque au quotidien ; sa surface brillante est couverte de toutes sortes de notes, diagrammes et commentaires – mon cours de psycho à moi. J'ai la vue fatiguée, les yeux qui se brouillent, mais je revois très nettement l'ancien tableau blanc de la fac devant lequel le beau Seamus Jackson, acteur raté devenu maître de conférences, prenait la pose. Rien d'étonnant à cela, j'imagine, si l'on tient compte du temps que j'ai passé à les fixer tous les deux.

Seamus Jackson... Cela faisait des années que je n'avais pas repensé à lui, mais à présent, la voix dans ma tête résonne de ses caressantes intonations écossaises. Pour le cours imaginaire d'aujourd'hui, ma mémoire est allée exhumer l'image de Seamus (appelez-moi Shay, les amis !) campé dans sa posture

habituelle – jambes écartées – et gribouillant d'un geste ample un cerveau après un traumatisme grave : les neurotransmetteurs en vrac... la totale. Les mains sur les hanches, Shay brosse un récit dramatique à partir d'une explication lapidaire. Il explique comment, suite à un traumatisme, l'amygdale soumise à une stimulation excessive peut « s'emmêler les pinceaux dans sa réponse combat-fuite, paralysant souvent la parole du sujet ». Il se ménage une pause théâtrale avant de poursuivre :

— Tout traumatisme, voire une anxiété excessive, a la capacité de générer au niveau de l'amygdale un ressenti du danger tellement intense qu'en réaction, elle induit chez le patient un sentiment d'insécurité permanent qui va le pousser à – disons les choses carrément, les amis ! – *se fermer comme une huître* ! En gros : surchauffe, d'où court-circuit !

Oui, je comprends mon mutisme, mais il m'est insupportable. J'arrive à me souvenir de cours auxquels j'ai assisté à l'âge de vingt ans, mais je suis incapable de me remémorer ce qui s'est passé dans mon propre jardin, le matin du dixième anniversaire de mes jumeaux – cette journée fatidique qui a bouleversé le cours de notre existence à tous. Et à jamais. Je me souviens du bleu perçant des yeux de Shay, mais si je veux accéder au déroulement précis du meurtre de ma fille – aux derniers instants de sa vie qui, pour moi, n'avait pas de prix –, c'est le noir total. Tel est le paradoxe de l'esprit humain. Et dire que les gens s'imaginent que c'est le cœur, le siège de nos émotions les plus complexes...

À l'époque, je n'avais même pas conscience de m'être à ce point intéressée à Shay. Après tout, notre relation illicite n'avait duré qu'une semaine. (*Pour un maître de conf', coucher avec une étudiante revient à appuyer sur le bouton d'autodestruction.*) Et pourtant, je me souviens au mot près de chacun de ses cours. Toutefois, ce n'est qu'aujourd'hui qu'ils me reviennent : alors que je suis au fond du trou. J'ai perdu ma petite fille adorée – pire que cela, je l'ai abandonnée – et cette pensée me plonge dans un abîme d'incompréhension.

Choisis-en un, salope.

Mais pourquoi quelqu'un voudrait-il me forcer à faire un tel choix ? Cela me rappelle une scène de ce film qui nous faisait verser des torrents de larmes, ma colocataire et moi, les après-midi de dimanche pluvieux. *Le Choix de Sophie*, c'était ça, le titre. Avec Meryl Streep. Mais là, on n'est pas dans un film ; c'est ma *vie*. Comment quelqu'un a-t-il pu m'infliger une telle épreuve ? Comment quelqu'un a-t-il osé faire cela à ma fille ?

La colère. La revoilà. J'ai appris à ne pas la refouler. Ainsi, j'en prends note sur mon tableau blanc, consciencieusement, permettant au cours magistral de Shay de resurgir dans ma mémoire :

— De nombreuses personnes peuvent réagir à la perte d'un être cher par une colère extrême, les amis. Ne faites pas l'erreur de croire que le deuil est une expérience passive.

Je sais que mon inconscient se protège en occultant tout ce que la police doit m'avoir appris sur l'agresseur. Le traumatisme d'avoir perdu Annabel a jeté un voile noir sur mon esprit, et j'ai beau m'escrimer à me remémorer cette journée de cauchemar, ces instants effroyables, les seules choses qui me reviennent, ce sont des bribes de souvenirs en désordre. Mais en vérité, ce qui me torture, ce n'est pas de savoir *qui* a commis cette atrocité, ni même de comprendre *pourquoi* on m'a privée de ma capacité à parler, à dormir, à penser ou à sortir de chez moi. Ce qui me maintient dans cet état de sidération, ce n'est pas l'acte ignoble du meurtrier, c'est l'horreur de ma *propre* culpabilité.

Pour la millièème fois, je tente de trouver un sens à ce qui s'est passé. Ai-je *sauvé* Aidan parce que je le préférais à sa sœur ? Ou ai-je *choisi* Annabel parce que je l'aimais davantage ? Ils étaient jumeaux ; j'avais toujours juré de les aimer autant l'un que l'autre, de ne jamais montrer aucun favoritisme. Alors, que s'est-il passé dans ma tête ? Ai-je sacrifié Annabel dans l'intérêt de son frère ? Ou l'ai-je sauvée de cet enfer où nous errons à présent tous les trois comme des ombres, marchant sur la pointe des pieds autour du gouffre

béant de l'absence – trois personnes vivant sous le même toit et qui pourtant n'ont plus rien d'une famille ?

Aucune réponse ne vient ; mon esprit est un livre fermé.

Dans cette épreuve, Dom a été un véritable roc. Jamais il ne s'est départi de son calme froid et impassible. De mon côté, j'ai bien conscience de m'être entièrement déchargée sur lui. C'est Dom qui a parlé à la police, aux avocats, aux journalistes, aux voisins... Jamais il ne m'en a fait le reproche – et jamais il n'a déclaré à Aidan que tout était ma faute – ou alors, je ne l'ai pas entendu. Je sais que Dom ne montera pas notre fils contre moi : il ne l'obligera pas à choisir entre ses parents comme on m'a forcée à choisir entre mes deux enfants. Si nous nous sommes violemment opposés au sujet de l'école que devaient fréquenter les jumeaux, ces disputes-là sont oubliées depuis longtemps.

La vie a repris son cours, voilà tout – identique et pourtant irrémédiablement transformée. Nous habitons toujours la même maison confortable, dans la même rue tranquille de Hampton Village. Le train-train domestique a repris : école, loisirs extrascolaires, devoirs et Jasper, l'ami d'Aidan, qui vient jouer chez nous. Mais moi, je ne sors plus de la maison. Désormais, je passe mon temps à regarder mon fils et mon mari déambuler d'une pièce à l'autre, incapables de se fixer. Eux me croisent sans me voir, feignant d'être pris par la routine du quotidien, tandis que j'erre tel un spectre en marge de leur existence. Je suis incapable de m'exprimer, je dors à peine et je ne sais pas comment aller de l'avant ; apparemment, tout ce que je suis capable de faire, c'est de regarder en arrière et de m'interroger : *Comment en suis-je arrivée là ? Pourquoi cette chose abominable s'est-elle produite ?*

Dom n'a pas levé les yeux de son ordinateur portable, et Aidan est toujours rivé à sa DS. Ils n'ont pas conscience de ma présence. J'en profite pour observer Dom ; je le regarde vraiment, cet homme que j'ai tant aimé, mais qui ne peut plus se résoudre à me regarder, *moi*. Il a les sourcils froncés, le

Tu devras choisir

front plissé. N'était-il pas plus costaud, avant ? Aurait-il perdu du poids ? Ces derniers mois et ces dernières semaines l'ont marqué tout autant que moi, je le sais. Son visage est amaigri, ses yeux bleus sont absents – il a l'air au bout du rouleau.

C'est alors que j'aperçois la petite patte-d'oie au coin de ses yeux, et ce détail me ramène en arrière, très loin en arrière, à notre toute première rencontre.

2

— Si tu continues à le dévorer des yeux, ils vont te sortir de la tête.

— Pardon ?

J'ai piqué un fard. Un grand et beau garçon, appuyé contre le rayonnage « A à C » de la section « Tueurs en série » me fixait de son regard bleu. Apparemment, il m'observait depuis un certain temps.

— Ça fait au moins trois minutes que tu n'as pas cillé, a-t-il enchaîné. Tu essaies de battre un record ou quoi ? À moins que tu ne sois qu'une très belle bizarrerie de la nature. Au fait, moi, c'est Dom. Dominic Castle. Et toi, tu es... ?

— Profondément vexée. Une *bizarrerie* de la nature ? Je te remercie !

Sur ce, j'ai ostensiblement consulté ma montre, alors qu'il y avait une pendule au mur, juste en face de nous.

— La bibliothèque va bientôt fermer. Je ferais mieux d'y aller.

— Quoi, sans même me dire ton nom ? Mais comment vais-je pouvoir répandre la nouvelle de ton extraordinaire talent oculaire, si je ne sais pas qui tu es ? Et puis je te signale que j'ai dit *très belle* bizarrerie de la nature, au cas où tu n'aurais pas remarqué. Alors, ne file pas si vite ! Je ne vais pas te mordre. Sauf si tu me le demandes expressément...

Il a avancé vers le bureau que je squattais depuis deux heures, feignant d'être absorbée dans mes livres de psychologie pour mieux épier Shay. Puis, il a tiré une chaise, s'est

assis à côté de moi et a croisé les bras derrière la tête. Son T-shirt noir soulignait son large torse, et un frisson m'a caressé la nuque.

— Comment ? ai-je marmonné, alors que j'avais très bien entendu.

— Je disais : ravi de faire ta connaissance, Madeleine Hartley. Il a tendu une grande main vers moi.

Mon corps, déjà échauffé par la belle soirée, s'est embrasé d'un coup. Londres suffoquait sous une vague de chaleur torride, comme parfois en fin d'été, et il me tardait que vienne l'automne et ses fraîches et vivifiantes journées. J'avais hâte de troquer mes tongs ornées de strass et mes débardeurs en dentelle contre de confortables bottines en daim et des cardigans douillets ; je voulais que l'été s'achève et boucler enfin mes études universitaires.

— Comment connais-tu mon... ? Ah.

Renonçant à me serrer la main, il a brandi mon classeur « Psychologie de l'enfant » en passant lentement le pouce sur l'étiquette portant mon nom. Ses doigts étaient fins et bronzés, et je les ai imaginés parcourant ma peau.

— Tu es une Madeleine, une Maddie ou euh... juste Mad ? m'a-t-il demandé avec son grand sourire.

Il avait pivoté sur son siège, m'emprisonnant entre ses jambes écartées : je ne pouvais plus m'échapper.

— Ça dépend.

Distraite par un brusque mouvement à la périphérie de mon champ visuel, je me suis tournée vers Shay. Cela faisait maintenant trois jours entiers qu'il ne m'avait pas adressé la parole, et les TD pour la session de rattrapage commençaient lundi. J'appréhendais de me retrouver dans le petit amphithéâtre avec lui et les deux autres étudiants qui, comme moi, devaient repasser leur examen final – la situation risquait d'être embarrassante. Ah, si seulement j'avais passé plus de temps à bûcher au lieu de fantasmer sur mon prof ! J'aurais eu mon diplôme en juin, j'aurais commencé mon stage d'enseignante...

— Ça dépend de quoi ?

Dom m'avait gentiment saisi le menton entre deux doigts pour m'obliger à le regarder.

J'ai fermé les yeux, délibérément, mais la vision de ses sourcils bruns et de ses pommettes saillantes demeurait imprimée sur ma rétine. Ce garçon était bien trop effronté ; mon côté godiche devait sans doute l'amuser. *Zut !* Au prix d'un énorme effort, je me suis forcée à rouvrir les yeux. Je ne voulais surtout pas qu'il se rende compte du trouble que j'éprouvais à son contact.

— Eh bien, ma mère m'appelait Madeleine – quand elle voulait me gronder, en général. Ma colocataire m'appelle Mads. Et, sinon, je suis une banale Maddie.

— Il n'y a rien de banal chez toi, Maddie.

— C'est bon, je n'allais pas à la pêche aux compliments !

J'ai soutenu bravement son regard, malgré mes joues cuisantes.

— Et ton mec, là-bas... Il t'appelle comment, lui ? m'a-t-il demandé en désignant Shay d'un bref signe de tête.

— D'abord, ce n'est pas mon mec. C'est mon prof de psycho, si tu veux tout savoir. Et ensuite, ça ne te regarde pas.

— Ah, je vois...

Sa voix grave s'était adoucie. Ses grandes mains se sont emparées des miennes avec une étonnante délicatesse et il m'a pressé les doigts.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que tu vois ? ai-je dit.

— Oh, rien de particulier... Juste que c'est tant pis pour lui et tant mieux pour moi.

Lorsqu'il souriait, une minuscule patte-d'oie plissait ses yeux bleus de façon extrêmement sexy. Étrangement, ce détail m'agaçait. Je ne voulais pas tomber sous le charme de ce grand gaillard trop sûr de lui qui m'imposait sa présence. J'ai retiré mes mains des siennes.

— Je ne suis pas là pour draguer. Ni pour plaire. Je ne suis pas un trophée qu'on se refille entre garçons. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, c'est une bibliothèque universitaire, ici. Tu sais, l'endroit où on vient chercher des *livres*. Pas des... filles.

J'étais inutilement cassante. En fait, j'étais contrariée d'être aussi excitée par son côté possessif – je trouvais cela presque pervers. En effet, c'était mon père qui avait toujours fait la loi à la maison et, après sa mort, j'avais vu ma mère se débattre lamentablement au quotidien sans ce mari qui l'avait toujours définie. C'est dire que les hommes dominateurs ne revêtaient aucun attrait à mes yeux ; or, Dom semblait justement être le genre de garçon à aimer tout contrôler. Alors, pourquoi son arrogance me plongeait-elle dans un tel trouble ? J'en devenais même irritable, ce qui ne me ressemblait pas.

— Tu n'es pas disponible au prêt, c'est ça ? Dommage. Je vais donc me rabattre sur quelques bouquins. Mais ils ne seront jamais aussi fascinants et aussi jolis à regarder que toi...

Il a incliné la tête sur le côté, l'air faussement dubitatif.

— C'est ça... Parce que, bien sûr, tu ne viens ici que pour étudier, ai-je ironisé en désignant du regard le bureau libre juste devant lui.

J'allais reporter mon attention sur mes livres quand il est revenu à la charge :

— Au fait, tu as des cheveux superbes...

Et sur ce, il m'a saisi une mèche et s'est mis à la caresser.

Je me suis écartée vivement.

— On ne t'a jamais appris à demander la permission avant de toucher ?

— Tu es une vraie rousse ? a-t-il dit, ignorant mon irritation.

— Ça s'appelle blond vénitien, en fait. De toute façon, je vais sûrement me les faire couper.

J'ai entortillé une de mes mèches autour de mon doigt. Je ne flirtais pas avec lui... j'étais juste aimable. Polie. Rien de plus.

— Tu ne vas pas faire ça ! Ça te va bien, les cheveux longs.

J'ai relevé le menton d'un air de défi.

— Je ne te demande pas ton avis. En plus, je fais beaucoup de course à pied, et mes cheveux me gênent quand je cours. Et puis, ils sont trop épais. Ils me tiennent chaud. Voilà.

— Tu t'entretiens... ça se voit. Du coup, ça nous fait un autre

point commun, en plus du restaurant où on va aller manger, un de ces vendredis.

Mes joues se sont enflammées, tandis que ses yeux parcouraient avec insolence ma jupe blanche de gitane et mon haut sans manches bleu turquoise. J'avais envie de m'enserrer les épaules pour masquer la pâleur de mes bras qui refusaient obstinément de bronzer. Ce n'était pourtant pas faute d'essayer ! Mon amie Gabrielle et moi passions des heures accoudées au minuscule balcon de l'appartement que nous louions à Kew, au premier étage. Nous avions beau nous orienter de manière à capter les derniers rayons de l'été, nous désespérions de voir notre peau de blondes virer au brun doré. À force, les jambes fuselées de Gabrielle avaient pris une vague teinte caramel. De mon côté, tout un été à m'exposer au soleil en feignant de réviser ne m'avait rapporté que des taches de rousseur sur le nez et des genoux rose vif. Au moins, courir me permettait de rester raisonnablement mince... Et voyant que Dom matait mes jambes, j'ai rajusté ma jupe, gênée.

Levant les yeux au ciel, j'ai soupiré :

— Tu n'as rien de mieux à faire ? Quelques pompes devant le miroir, peut-être, histoire de t'admirer les abdos en même temps...

— Ma foi, j'ai bien une thèse à finir sur les conséquences économiques de la mondialisation... Maintenant que tu me le dis, il faudrait *peut-être* que je m'y mette.

Il s'est renversé contre le dossier, se délectant de ma réaction.

— Oh... ai-je soufflé.

— Laisse-moi deviner. Tu m'avais pris pour un prof stagiaire d'EPS, c'est ça ?

— Non, je pensais juste que... C'est-à-dire que je ne m'attendais pas à...

J'ai cherché une excuse à toute vitesse, mais j'avais l'esprit vide.

— En ce moment, je termine un MBA, histoire de compléter ma mention très bien en études de commerce. La règle numéro

un quand on sort avec Dominic Castle ? Toujours s'attendre à l'inattendu.

Non, mais quelle arrogance !... Je n'en revenais pas. Bien sûr, j'aurais dû lui rire au nez. Mais je n'en ai rien fait. À l'époque, j'étais jeune, impressionnable. Je gobais tout ce qu'on me disait.

— Euh... Mais qui a parlé de *sortir ensemble* ?

Mon trouble était tel que je ne pouvais pas le dissimuler. Il a fait mine de s'étonner :

— Comment, mais c'est bien notre premier rendez-vous, non ? J'ai le coup pour déchiffrer les gens. En particulier les filles bien roulées avec d'immenses yeux bleus, des cheveux blond vénitien et un joli petit nez couvert de taches de rousseur. En général, je sais très bien décrypter les signaux qu'elles m'envoient.

— Bien roulée !

Je l'ai fusillé du regard.

— Et pour ton info, je ne t'envoie *aucun* signal !

— Oh que si, Maddie. Ton corps me bombarde de toutes sortes de signaux excitants. Ta tête est juste en léger décalage avec lui. Mais elle va très vite rattraper son retard.

Il s'est penché vers moi, et mon esprit est aussitôt parti dans un fantasme déchaîné. J'ai imaginé ce garçon me cueillant de ma chaise dans ses bras musclés, me jetant sur son épaule et m'emportant vers le soleil couchant.

Shay est passé devant nous en sortant ; je ne lui ai pas accordé un regard.